(B)OLCHEVIK

vive le pcf (mlm) !

LE PARTI

La cause animale, un besoin de Communisme, une aire de l'antagonisme - p.1

Les années 2010, dernière étape de la période-parenthèse ouverte en 1989 - p.10

Le mouvement contre la réforme des retraites de 2019/2020 a été une fiction - p.13

La maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) : un produit du mode de production capitaliste - p.17

Matérialisme-dialectique

Andreï Vychinski sur la question de l'interprétation des preuves par le juge - p.22

Vladimir Vernadsky et l'expansion d'origine humaine du CO2 - p.24

n° 002 - avril 20

La cause animale, un besoin de Communisme, une aire de l'antagonisme

Août 2019

Nous voulons ici parler de la cause animale, en tant que question relevant, selon nous, du Communisme. C'est là une démarche sous-jacente à notre identité politique depuis plus d'une décennie déjà, car nous sommes un courant politique portant une grande attention à la question de la vie quotidienne.

Tout au long des années 1980-1990, le véganisme est apparu dans une partie de la scène *punk* anglaise et américaine, ainsi que dans le mouvement autonome et les squats en Allemagne, en Autriche, aux Pays-Bas, en Suède, etc.

Il s'agit là de révoltes sociales authentiques au cœur des métropoles impérialistes. Il ne s'agit pas de phénomènes marginaux, se déroulant de manière séparée de la société. *Il s'agit là de mouvements nés au cœur de l'antagonisme tel qu'il est possible dans les métropoles impérialistes.*

Le poids croissant de la subjectivité dans les métropoles impérialistes implique l'affirmation consciente d'une *rupture* et celle-ci est totale dans sa définition même. Sinon, elle n'existe pas. Il ne peut pas en être autrement.

La RAF a bien formulé en 1982 la mentalité de ceux et celles choisissant, et ce forcément en pleine conscience, la rupture, déterminant leur identité dans la confrontation, nécessairement entière :

« *L'opposition fondamentale en a plus que jamais terminé avec ce système. Elle est froide, sans illusions, inatteignable par l'État (…). Ce n'est qu'au-delà de la fin du système qu'une perspective de vie est concevable.*

L'impérialisme ne dispose plus d'aucune perspective positive, productive ; il n'est plus que destruction. C'est le noyau de l'expérience à la racine de la nouvelle militance dans tous les domaines de la vie.

Une expérience matérielle avec les fondements de la vie économique, dans la course aux armements et les plans de guerre atomique, dans les conditions de vie naturelle et sociale…

Et dans la personne elle-même, sous la forme concrète de l'aliénation et de l'écrasement par la déformation massive et la mise à mort de la richesse individuelle de la pensée, du ressenti, de la structure de la personnalité. »

Le ressenti par rapport aux animaux s'appuie sur l'affirmation de la dignité du réel. Pour cette raison, il y a convergence dans les identités et les démarches de ceux et celles entendant vivre en rompant avec les valeurs dominantes. C'est le principe de *lutter ensemble*.

Il a toujours été clair pour nous que les affirmations de la cause animale, telles que posées par l'*Animal Liberation Front*, l'*Animal Rights Militia* et toutes les structures clandestines et offensives du même type, relèvent de la bataille pour la libération. Il s'agit d'une composante de la révolte générale contre le système dominant et ses valeurs.

Le véganisme : une contradiction au sein du peuple

Nous n'avons jamais fait du véganisme un critère d'appartenance à notre organisation. Nous avons considéré que ce serait là une erreur. Nous avons abordé le thème de manière culturelle, pourtant nous n'en avons jamais fait un critère discriminant.

Dans nos rangs, le véganisme apparaît toutefois depuis bien longtemps comme une sorte de norme, qui ne saurait être imposée, mais à laquelle on a vite fait d'appartenir. Nous avons ici appliqué la même approche que dans le mouvement autonome allemand des années 1990 : le véganisme ne peut pas être exigé, mais il est interdit de le critiquer.

Nous avons considéré que c'était là la meilleure option, car le véganisme est ce qu'on appelle une « *contradiction au sein du peuple* ». La notion est de Mao Zedong et désigne ce dont le peuple doit débattre, car en son sein il y a des opinions divergentes, exigeant rencontres, échanges, apprentissages, choix.

C'est le peuple lui-même qui doit faire l'expérience du véganisme, en débattre, se l'assimiler, se l'approprier concrètement, l'appliquer. Si le véganisme est une démarche historiquement correcte, alors le peuple l'assumera. C'est le peuple qui fait l'histoire. Tout est une question de déclics et ceux-ci ne peuvent pas s'imposer.

Cela ne veut nullement dire que le peuple peut lui-même formuler le véganisme. Cela serait croire en la spontanéité. Cela amène d'ailleurs des gens à se décourager et à penser que puisque le peuple ne peut pas, de lui-même, affirmer de manière formelle le véganisme comme démarche systématique, alors cela lui est extérieur, pour toujours. C'est là incorrect, car les idées ne peuvent être synthétisées que par le Parti. C'est la base du Socialisme : les idées viennent de l'extérieur de la classe, elles sont synthétisées par l'avant-garde.

Toute la difficulté est ici de combiner une affirmation avec ce qui doit être aussi seulement une proposition, à éventuellement accepter. Il faut à la fois être démocratique – car le peuple décide – et présenter les choses de manière suffisamment avancée pour présenter l'alternative.

C'est une contradiction et en ce sens c'est un moteur pour avancer. En tant qu'*avant-garde*, nous avons donc saisi la question du véganisme depuis bien longtemps, bien avant que cela n'émerge dans la société comme phénomène de masse. Nous avons été à la hauteur de nos ambitions et de nos exigences politiques. Personne ne peut ici nier notre caractère avant-gardiste.

Le Communisme pour tout le monde

Nous avons ainsi laissé l'option ouverte concernant le véganisme, même si nous considérons que tendanciellement, il y a deux raisons pour laquelle c'est une démarche ayant une pertinence substantielle. La première, c'est que comme l'a formulé Mao Zedong :

« *Ou bien il y aura le Communisme pour tout le monde, ou bien pour personne.* »

Partant de là, nous voyons mal pourquoi les animaux échapperaient au mouvement général de la matière éternelle allant au Communisme. Tout va au Communisme, c'est la base du matérialisme dialectique.

La matière évolue et étant inépuisable, elle s'appuie sur elle-même pour devenir plus complexe. Procédant par sauts, par synthèses, elle développe des formes plus approfondies, plus développées.

L'histoire de la matière vivante le montre bien. Rien n'est statique, la vie devient davantage complexe, avec plus de sensibilité, plus d'intelligence, plus d'actions et d'interactions, développant des liens plus avancés avec son environnement. Cela est vrai en général, avec la matière vivante comme force matérielle générale, comme en particulier, pour chaque être vivant.

Le processus ne s'arrête jamais.

L'exploitation de l'Homme par l'Homme a été une nécessité historique pour développer les

forces productives. Cela a été un moyen temporaire. Cela s'efface devant la société communiste.
Lorsque le grand savant soviétique Vladimir Vernadsky parle dans les années 1920-1940 de la planète comme Biosphère, ainsi que de l'autotrophie de l'humanité – c'est-à-dire d'une existence humaine sans exploitation de la matière vivante – il parle clairement du Communisme comme tendance planétaire.
En ce sens, la matière vivante n'aura logiquement plus, à terme, le besoin de s'utiliser elle-même. À un certain degré de développement, la suppression d'êtres vivants par d'autres êtres vivants, afin de pouvoir exister, sera dépassé. C'est d'ailleurs le seul justificatif qui puisse y avoir au véganisme comme manière universelle d'exister à l'avenir.
La seconde raison, c'est que s'opposant aux guerres de conquête, l'affirmation du Socialisme s'allie forcément au refus de faire du mal à des êtres vivants. Le pacifisme et le végétarisme étaient des courants de pensées présents, dès le départ, dans le mouvement ouvrier.
Pour formuler la chose concrètement, nous voyons mal comment une révolution pourrait amener la socialisation des abattoirs. Il le faudra bien, mais pour s'en débarrasser, parce que personne ne voudra à terme y travailler. Il n'y a rien d'épanouissant à assassiner en série, c'est tout simplement indigne, psychologiquement insoutenable.
Nous ne voulons toutefois pas cantonner la cause animale dans un refus du meurtre. Cela serait unilatéral. Nous nous opposons à ce que dit l'Union Communiste (trotskyste), connue sous le nom de Lutte Ouvrière, dans son exposé « *Cause animale, véganisme et antispécisme* », publié dans son organe théorique *Lutte de Classe* de juillet-août 2019.
Il y est dit :
« *Si la cause animale est de plus en plus prise en considération, cela tient d'abord à l'écœurement et à la révolte devant les conditions ignobles d'élevage, de transport et d'abattage des animaux destinés à l'alimentation humaine, et nous ne pouvons que partager cette indignation.* »
Notre considération est tout à fait différente : nous pensons que la cause animale exprime un besoin de Communisme.

La réaffirmation du caractère sensible de l'humanité

Pour le matérialisme dialectique, l'être humain est un animal, qui a développé des facultés particulières, mais qui reste de la matière vivante parmi l'ensemble de la matière vivante. Comme le grand matérialiste Spinoza l'a parfaitement formulé, l'humanité n'est pas « *un empire dans un empire* ».
L'humanité, en émergeant historiquement et en éveillant sa prise de conscience d'elle-même, a fait un fétiche de sa propre apparition matérielle. Cela a produit l'anthropocentrisme. Celui-ci s'est systématisé notamment avec les religions.
Le mode de production capitaliste approfondit cette démarche, en séparant radicalement les villes et les campagnes. Cela a encore davantage éloigné l'humanité de la nature et donc l'humanité d'elle-même, puisque l'être humain est un animal et relève donc de la nature.
Le mode de production capitaliste a ainsi *déformé* l'humanité pour s'affirmer. Il l'a radicalement séparé des autres animaux, de la végétation, de l'océan, des montagnes, des collines, etc. L'être humain vivant dans le mode de production capitaliste est pétrifié dans l'urbanisation.
Le Socialisme est le renversement de cette pétrification, par le *dépassement* du mode de production capitaliste. Ce n'est *pas* un retour en arrière, mais un *saut* consistant en la réaffirmation du caractère sensible de l'humanité, de sa nature matérielle, en tant que matière vivante. Karl Marx, dans ses *Manuscrits de 1844,* explique ainsi que :
« *Le communisme, comme abolition positive de la propriété privée – celle-ci étant aliénation de soi humaine – et, par conséquent, comme appropriation réelle de l'essence humaine par et*

pour l'être humain, donc comme retour complet, conscient et à l'intérieur de toute la richesse du développement antérieur, de l'être humain pour soi en tant qu'être humain social, c'est-à-dire comme être humain qui est humain.
Ce communisme est comme naturalisme achevé = humanisme, et en tant qu'humanisme achevé = naturalisme.
Il est la véritable dissolution du conflit de l'être humain avec la nature et avec l'être humain, la véritable dissolution de la dispute entre l'existence et l'essence, entre l'objectivation et l'auto-affirmation, entre la liberté et la nécessité, entre l'individu et le genre.
C'est l'énigme résolue de l'histoire et elle sait qu'elle en est sa solution. »
Nous pensons que reconnaître les animaux, c'est pour l'humanité se reconnaître elle-même, admettre sa propre sensibilité, son propre caractère entièrement matériel. C'est la grande récupération de ce qui a été déformé par le mode de production capitaliste, mais avec comme perspective l'avenir collectivisé.

L'animalité, un besoin de communisme

L'être humain est lui-même un animal. Son parcours historique sur la planète l'a amené à connaître un développement social avancé. La cause animale n'a donc de sens que si on la considère de manière juste, c'est-à-dire en considérant cette question en posant l'être humain lui-même comme un animal.
Pour nous, *poser la question de l'animalité ce n'est pas seulement poser la question du rapport de l'être humain à l'animal, mais aussi celle de l'être humain à lui-même, comme animal.*
Pour nous, disciples de l'enseignement de Karl Marx, il y a un besoin toujours plus universel de se rapprocher des animaux, de la nature.
Cela est sous-jacent à la séparation qu'a réalisé le mode de production capitaliste entre les villes et les campagnes. Le Socialisme vient dépasser cette situation historique. La cause animale et l'écologie sont des phénomènes parallèles correspondant à l'exigence de ce dépassement. *Il s'agit d'une expression du besoin de Communisme.*
L'humanité cherche dialectiquement à revenir à elle-même, mais en s'étant développée et donc, en même temps, dialectiquement, transformée. Elle porte en elle le besoin de revenir à sa propre nature, qui en même temps est nouvelle, sociale, et se pose comme réalité communiste.

Les deux obstacles au Communisme

L'affirmation de l'animalité humaine a toujours dû faire face à la religion. Cette dernière a cependant un double caractère particulièrement marqué, puisqu'elle est à la fois le rejet de l'animalité et en même temps son affirmation totalement déformée. De par son appel à aller au Paradis, la religion s'appuie sur des dynamiques du communisme primitif. Elle est un opium du peuple.
Il en va différemment de deux obstacles actuels au Communisme.
Tous les courants philosophiques idéalistes – fascistes, ainsi que bourgeois – modernistes contemporains, s'acharnent à nier la nature humaine comme animale-socialeet encore plus le fait qu'elle s'affirme justement dans la bataille pour la libération prolétarienne.
C'est un point très important. Le fascisme affirme que l'être humain est avant tout une brute, répondant à un besoin vitaliste de dominer ; l'idéologie libérale prétend que l'émancipation individuelle est par définition la négation de l'animalité humaine et de la nature.
1. Nous pensons ici que le fascisme italien et que le national-socialisme allemand ont justement triomphé en raison de cette sous-estimation fondamentale de cet aspect de la révolution socialiste qu'est l'appropriation de l'humanité par elle-même.
La démagogie des idéologies fascistes s'est appuyée sur le rejet de la « *grande ville* ».

L'idéalisme fasciste prétend régénérer l'être humain, organiser une révolte contre la machine, contre le monde moderne. Sa démagogie vise à enlever le sol revenant au Communisme et faisant sa force historique.
2. L'idéologie libérale du capitalisme avancé prône des solutions ultra-individualistes comme émancipation censée être authentique, au nom du rejet complet de l'universel, de l'affirmation unilatérale du particulier. Le mode de production capitaliste a besoin de consommateurs ayant chacun leur « *identité* » propre.
Ces deux obstacles sont des ennemis de l'affirmation de l'être humain comme animal social.

La cause animale et son affirmation positive

Il va de soi que la condition animale au 21e siècle, totalement ignoble, révulse une partie significative des masses. Ce n'est pas pour rien que le mode de production capitaliste cache les abattoirs et les laboratoires pratiquant l'expérimentation sur les animaux.
Mais c'est la petite-bourgeoisie seulement qui réduit la cause animale à cet aspect, car elle espère freiner le capitalisme et c'est là pour elle un vecteur pour essayer de le faire.
L'aspect principal de la cause animale, sa substance même, est en réalité un rapport positif aux animaux.
Les démarches associatives comme celle de l'association L214 ne sont que des expressions petites-bourgeoises de panique devant le triomphe général du mode de production capitaliste, devant ses immenses capacités d'accumulation.
Cela se lit de manière nette dans les postures morbides, les discours culpabilisateurs résolument sinistres, l'absence de toute perspective utopique, le rejet de toute lecture de classe, l'acceptation de la domination totale et pour toujours du capitalisme, etc.
Nous ne parlons pas ici de la base des sympathisants de mouvements comme la ZAD ou l'association L214, car leur moteur est souvent une volonté de vivre différemment, dans le sens d'un besoin de Communisme. Mais cela est détourné par la petite-bourgeoisie.
Le moteur de la cause animale, c'est la sensibilité et l'universalité de cette sensibilité. C'est une affirmation matérielle, qui par conséquent doit assumer une démarche matérialiste. La cause animale, c'est celle de la matière vivante en générale et de son besoin de Communisme.

La cause animale et la dignité du réel

Nous avons cité le document de l'Union Communiste (trotskyste), connue sous le nom de Lutte Ouvrière,sur la cause animale, car c'est selon nous un signe que la question est désormais posée ouvertement, qu'une certaine maturité a été atteinte par la société. C'est pourquoi nous l'abordons désormais de manière si ouverte. Nous considérons qu'il fallait qu'un cap soit passé.
Peut-être cela a-t-il été une erreur, car nous connaissons la question de manière concrète depuis plus d'une décennie, cependant le matérialisme historique explique qu'il y a un temps pour tout.
Et justement, de manière dialectique, le futur a aussi ses exigences aujourd'hui. Si l'on admet que demain il faudra aborder de manière différente la question animale, alors il faut le faire tout de suite, sinon c'est nier l'avenir.
On ne peut pas aborder la question animale et nier la dignité du réel. On ne peut pas dire : la souffrance s'arrêtera demain, tout en acceptant la souffrance d'aujourd'hui. On ne peut pas dire : demain les gens ne mangeront plus de viande et continuer soi-même à le faire.
L'identité révolutionnaire s'affirme précisément dans la contradiction entre aujourd'hui et demain. La dignité du réel, c'est l'affirmation du besoin de Communisme !
L'Union Communiste (trotskyste), connue sous le nom de Lutte Ouvrière, a donc tort d'affirmer dans son document qu'on ne sait pas à quoi ressemblera le rapport aux animaux demain :

« *Comment les hommes d'une société communiste organiseront-ils la production de nourriture ? Continueront-ils à produire et à manger de la viande ? Se contenteront-ils de produits végétaux, abandonneront-ils même complètement l'agriculture et l'élevage et choisiront-ils de se nourrir de produits synthétiques ?*
Nous ne savons pas comment évolueront les rapports entre humains et animaux sous le communisme. La seule chose que nous pouvons affirmer avec certitude est que ce sera complètement différent d'aujourd'hui, et que nous sommes totalement incapables d'imaginer ce que ça pourra être ! »
Dire que tout va changer, mais refuser de changer soi-même dès aujourd'hui, ne tient pas une seule seconde. L'Union Communiste (trotskyste), connue sous le nom de Lutte Ouvrière, expose ici son incapacité à porter le Communisme humainement, tant subjectivement que matériellement.
Le Communisme n'est pas une société idéale se réalisant mécaniquement dans un horizon messianique. Il se formule dès à présent comme exigence historique devant se réaliser.
Le matérialisme dialectique permet justement la compréhension de la réalité et de ses exigences.
En l'occurrence, la contradiction villes-campagnes – comprise dans le sens de Marx, Engels, Lénine, Staline et Mao Zedong – permet bien de voir que la guerre à la nature cessera inéluctablement.
L'être humain reprendra sa place dans le mouvement général de la matière vivante, *dépassant la situation de développement inégal qui l'a caractérisé.* D'ailleurs, à l'échelle planétaire, l'humanité n'aura eu une évolution particulière que pendant une période extrêmement courte.
La classe ouvrière est en ce sens bien la classe la plus révolutionnaire de l'Histoire : elle va amener l'humanité à un nouveau rapport avec l'ensemble de la planète elle-même. L'ennemi à vaincre est, pour cette raison même, d'une ampleur inégalée.

Consommation aliénée et production aliénante

La question du véganisme se relie à celle de la vie quotidienne dans une société particulièrement développée, particulièrement organisée, particulièrement encadrante. La société, caractérisée par le 24 heures sur 24 de la domination du capitalisme, forme un obstacle énorme à la prise de la conscience de la réalité, mais également au fait d'en arriver à une action concrète.
Le *poids croissant de la subjectivité dans la métropole impérialiste* s'explique par le fait qu'il ne suffit pas de comprendre le capitalisme pour arriver à la rupture : il faut la choisir, la porter humainement.
Beaucoup de gens voient et fuient. Beaucoup de gens choisissent de ne pas voir.
C'est pratiquement une contre-révolution préventive, au moyen du temps brûlé pour des choses secondaires voire inutiles, de l'esprit accaparé par autre chose, de l'énergie psychique investie sur des fétiches ou bien au contraire totalement éparpillée, etc.
Avec la consommation capitaliste, il y a toujours quelque chose à faire, y compris pour perdre son temps.
À cela s'ajoute le noyau dur de l'exploitation capitaliste, qui brise les esprits et les corps, qui épuise mentalement, qui aliène. Karl Marx nous dit dans *Le capital* :
« *L'analyse de la plus-value relative nous a conduit à ce résultat : dans le système capitaliste toutes les méthodes pour multiplier les puissances du travail collectif s'exécutent aux dépens du travailleur individuel ; tous les moyens pour développer la production se transforment en moyens de dominer et d'exploiter le producteur : ils font de lui un homme tronqué, fragmentaire, ou l'appendice d'une machine ; ils lui opposent comme autant de pouvoirs hostiles les puissances scientifiques de la production-, ils substituent au travail attrayant le travail forcé ; ils rendent les conditions dans lesquelles le travail se fait de plus en plus anormales et*

soumettent l'ouvrier durant son service à un despotisme aussi illimité que mesquin (…).
Il en résulte que, quel que soit le taux des salaires, haut ou bas, la condition du travailleur doit empirer à mesure que le capital s'accumule.
Enfin la loi, qui toujours équilibre le progrès de l'accumulation et celui de la surpopulation relative, rive le travailleur au capital plus solidement que les coins de Vulcain ne rivaient Prométhée à son rocher.
C'est cette loi qui établit une corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère, de telle sorte qu'accumulation de richesse à un pôle, c'est égale accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage, au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même. »

On est ainsi pris entre Charybde et Scylla. Plus le capitalisme se développe, plus sa consommation enferre les gens dans de véritables prisons mentales, les dispersant comme individus consommateurs. Et pour cela, il y a davantage d'engagement des travailleurs dans la production, ce qui les amène à être encore plus aliénés, brisés.

Il est d'autant plus marquant que le véganisme s'exprime avec cette situation à l'arrière-plan. La cause animale parle des animaux, de manière universelle. Ce n'est pas un mouvement identitaire proposant une fuite individualiste (religions, communautarismes ethniques, LGBT, etc.) comme le capitalisme en propose tant.

La cause animale implique une transformation de toute la vie quotidienne, elle se définit par une critique des conditions existantes et a comme exigence un avenir censé être radieux. Son irruption historique comme thème dans l'ensemble de la population est ainsi bien plus qu'une anomalie : c'est un signal d'une déchirure dans tout le mode de production capitaliste. Cela se lit dans sa dimension culturelle.

La contestation et sa dimension culturelle

La France, une puissance impérialiste majeure, peut tout à fait se permettre d'avoir une pseudo-opposition contestataire, même à prétention révolutionnaire. L'Union Communiste (trotskyste), connue sous le nom de Lutte Ouvrière, dans le texte cité, prend cela comme argument pour rejeter la « *mode vegan* » :

« *Le capitalisme est en train de «* digérer *» le véganisme, comme il a digéré bien des modes précédentes qui pouvaient apparaître comme contestataires. Car il est capable de tout digérer sauf la révolution prolétarienne ! Avec tout ce qui ne le remet pas en cause, il y a toujours moyen de faire des affaires.* »

On peut utiliser comme contre-argument que lors de l'élection présidentielle de 2002, Arlette Laguiller de l'Union Communiste (trotskyste), connue sous le nom de Lutte Ouvrière, recevait plus de 1,6 million de voix et Olivier Besancenot, de la Ligue communiste révolutionnaire, plus de 1,2 million. Cela n'a rien apporté, ni rien changé. Et cela n'a évidemment même pas duré.

Pourquoi ? Parce qu'il n'y avait pas de dimension culturelle. Or, le véganisme est justement une culture. Le véganisme pose une question concrète. On ne peut pas se dire vegan et ne pas l'être, sans que cela ne se voit. Il y a une dimension jouant dans toute la vie quotidienne, dans le rapport aux animaux, morts comme vivants. Il y a des principes stricts s'appuyant sur une morale, ce qui se heurte aux traditions, aux réactionnaires, aux normes dominantes.

Un tel caractère strict peut en partie être utilisé par le capitalisme sur le plan de la consommation, mais s'il porte l'universel, alors c'est la confrontation, inévitable. Les vegans assumant leur démarche de manière authentique savent d'ailleurs très bien que leur dynamique, portée dans son entièreté, signifie la guerre aux valeurs dominantes, au système en tant que tel.

En ce sens, cela converge avec l'affirmation de la rupture dans les métropoles impérialistes !

Le capitalisme ne se laisse pas ébranler par des « *mouvements sociaux* », des revendications économiques, des manifestations ni même par des protestations, voire des grèves. Sans dimension culturelle et sans aspect politique, toute contestation s'enlise inéluctablement. C'est un simple constat que l'on peut faire depuis les années 1950 et l'émergence du capitalisme dans sa forme moderne, tout à fait développée.
Il a fallu le mouvement hippie pour que les États-Unis connaissent une véritable opposition interne d'ampleur significative et il en va de même en Allemagne de l'Ouest où c'est pareillement un mouvement de critique de la vie quotidienne qui a porté la nouvelle contestation dans les années 1960.
En Angleterre, le seul mouvement de rupture avec l'idéologie dominante a été justement porté par les défenseurs des animaux, qui ont réussi à développer un mouvement de masse.

Le processus révolutionnaire dans les métropoles impérialistes

En Italie, les ouvriers qui sont passés dans la confrontation se fondaient également sur un rejet de l'institutionnalisation, du corporatisme et du capitalisme tentaculaire sur la vie quotidienne. Le Collectif Politique Métropolitain, dans *Lutte sociale et organisation dans la métropole* en 1970, constate :
« *Processus révolutionnaire métropolitain. Il n'a pas été encore suffisamment compris ce que cela signifie pour développer un processus révolutionnaire dans une aire métropolitaine de développement capitaliste tardif.*
Les modèles révolutionnaires du passé ou les zones périphériques sont inapplicables. Notre problème est aujourd'hui de prendre acte de la réalité dans laquelle nous nous trouvons à opérer ; la difficulté de cette recherche ne doit pas nous conduire à faire semblant d'être en Russie en 1917 ou en Chine en 1927 (…).
Dans les aires métropolitaines nord-américaines et européennes, il existe déjà les conditions objectives pour la transition vers le communisme : la lutte est essentiellement la révolte pour créer les conditions subjectives (…).
Le rapport muté (par rapport au capitalisme classique) entre la structure et la superstructure, qui tend de plus en plus à coïncider, fait que le processus révolutionnaire se présente aujourd'hui comme à la fois global, politique et « culturel ».
Ce qui signifie que mutent substantiellement les rapports entre le mouvement de masse et l'organisation révolutionnaire, et par conséquent viennent également à muter radicalement les principes d'organisation (…).
À la violence globale d'un système qui tend à contrôler les citadins dans chacun de leurs actes publics et privés, il est nécessaire d'opposer l'engagement global du révolutionnaire, capable de transformer chacun de ses geste, chaque lieu de travail ou de résidence en un centre de lutte.
La révolution culturelle d'aujourd'hui fait corps avec la révolution politique : à cette opposition globale qui est capable de transformer en force son immense supériorité politique, culturelle et morale, le système ne peut seulement opposer que le poids de son oppression, de son chantage, de sa corruption.
Avec ces armes, aucun système n'a jamais réussi à survivre. »
Le fait est pour nous entendu :
Le processus révolutionnaire se présente aujourd'hui comme à la fois global, politique et « *culturel* ».

Le véganisme et la question de la supériorité morale de la révolution

Le véganisme a ceci d'exigeant qu'il porte une dimension morale. Or, il n'y pas de mouvement révolutionnaire sans un haut niveau permettant de poser une supériorité politique, culturelle et morale sur l'ancien système. Cela est même vrai en général pour tout remplacement d'un gouvernement, d'un régime par un autre, au

moins en apparence.
Si François Mitterrand a été élu président en 1981, au lieu qu'il y ait un mouvement révolutionnaire issu de mai 1968, c'est que ce sont les socialistes qui ont, avec le programme commun, posé une démarche supérieure qualitativement aux yeux de masses. L'un des vecteurs du succès de François Mitterrand, c'est ainsi son obstination à réfuter la peine de mort. Cela lui a donné une grande aura morale, cela a parlé aux masses soucieuses de l'exigence de civilisation.
Pareillement, le retour de De Gaulle en 1958 s'est présenté comme une exigence d'ordre et de civilisation et il en va de même pour les pleins pouvoirs au maréchal Pétain en 1940 ou le coup d'État de Napoléon III.
Or, on peut voir que le véganisme, comme exigence morale, se heurte directement aux formulations politiques réactionnaires proposant un retour en arrière comme solution à tous les maux. Le véganisme n'a pas existé dans le passé, il est donc irrécupérable par les réactionnaires et les nostalgiques de temps censés avoir été glorieux.
Le véganisme contient une charge idéologique violente : celle de la *négation* de tout romantisme passéiste, celle de l'*affirmation* de comportements moraux quitte à rompre avec les traditions.
Il est impossible de ne pas en voir la dimension révolutionnaire.

La vacuité des fausses alternatives

Il est aisé de voir que l'absence de dimension culturelle chez les révolutionnaires n'a jamais empêché l'existence en France d'un courant qu'on peut appeler le communisme « *crème glacée* ». C'est même le prix à payer pour la faiblesse du niveau culturel, idéologique, politique du camp révolutionnaire. Des formes pseudos révolutionnaires viennent emplir les espaces laissés libres, proposant un « *communisme* » censé être rebelle, contestataire, véritablement d'opposition, etc.
Telle la crème glacée ou la gelée, facile à avaler mais sans aucune consistance, cette forme de « *communisme* » émerge à chaque élection, à chaque « *mouvement social* », en fait à chaque occasion, pour proposer une rébellion en réalité superficielle et stérile, absolument sans lendemain.
On prétend qu'il suffirait de faire ceci ou cela pour que les choses changent radicalement, il y aurait un « *tournant* » et il faudrait s'engouffrer dans telle démarche. Ce qui compterait, ce serait l'action immédiate, se précipiter dans telle ou telle activité, car les choses vont vite changer, etc.
Il n'y a pas d'analyses historiques de la société, il n'y a aucune valeur concrète sur le plan de la vie quotidienne, le niveau culturel est affligeant, alors que le populisme est prépondérant. L'urgentisme anesthésie toute intellectualité. La nature petite-bourgeoisie de cette démarche aboutit à des initiatives théâtrales, jusqu'au grotesque.
Concrètement, ce « *communisme* » sert de tremplin pour les opportunistes électoralistes, le syndicalisme, ainsi que pour les regroupements sectaires cherchant à faire du bruit pour faire leur auto-promotion. Ces dernières années, Jean-Luc Mélenchon (notamment lors des élections présidentielles de 2017) et la CGT ont sciemment agi ainsi, cherchant à forcer le cours des choses de manière particulièrement marquée.
Or, on peut voir justement que le coup de Jean-Luc Mélenchon mangeant du quinoa pour draguer les personnes intéressées par le véganisme a été un moment fort de sa campagne de 2017. C'est très significatif et il est d'autant plus parlant que cela a été un échec dans la durée.
On ne peut pas tricher avec le véganisme, avec la cause animale. Le véganisme est incompatible avec un communisme « *crème glacée* ». Cela montre sa pertinence comme question historique et cela implique un rapport dialectique à construire avec cela, concrètement, dans la pratique révolutionnaire.

La cause animale, une aire d'expression des contradictions historiques

Encore une fois, tout doit se lire par rapport au poids croissant de la subjectivité dans les métropoles impérialistes. Il n'est pas d'identité révolutionnaire sans rupture concrète avec les valeurs dominantes, sans établissement d'un état d'esprit tourné vers le Communisme et saisissant qu'un haut niveau de conflictualité est nécessaire. Il ne s'agit pas d'aller à l'autonomie ouvrière, mais bien de partir de l'autonomie ouvrière pour ouvrir les espaces d'affirmation du Communisme.
La cause animale exprime un besoin de Communisme, formant naturellement une aire relevant de la bataille pour la révolution.

Recomposer le tissu prolétarien en développant l'antagonisme sur la base de la confrontation avec les exigences de l'idéologie dominante !

Construire, protéger et développer les aires de l'autonomie prolétarienne !

Lutter, c'est vivre ! Pour le Communisme !

★

Les années 2010, dernière étape de la période-parenthèse ouverte en 1989

Janvier 2020

Nous voulons ici tirer un court bilan des années 2010, car même si les décennies n'ont pas de valeur en soi, elles permettent de contribuer à délimiter des tendances historiques, de se repérer plus aisément.
Nous tenons à rappeler ici une chose. Nous sommes issus d'une culture politique qui considère que, au milieu des années 1980, l'impérialisme n'est plus que réaction. Il représente à la fois la tendance inéluctable à la guerre et l'aliénation des plus larges masses dans la cadre d'une consommation capitaliste particulièrement développée.
Les syndicats sont alors une composante sociale-impérialiste du système capitaliste ayant développé l'intégration sociale sophistiquée des masses. Les masses sont plus qu'engourdies : elles voient leur esprit littéralement enterrée sous des mètres de corruptions, d'illusions consommatrices, de déformation massive de la personnalité.
À l'époque, pour qui n'était pas corrompu, les jeux étaient faits. On était une partie du système, ou on ne l'était pas. Soit on posait sa personnalité en liaison avec une culture à la fois alternative et antagoniste – soit on se faisait aspirer par la machine capitaliste.

La Fraction Armée Rouge disait avec justesse en 1982 :

« *L'impérialisme ne dispose plus d'aucune perspective productive, positive ; il n'est plus que destruction. C'est là l'essentiel de l'expérience où s'enracine la nouvelle militance dans tous les domaines de la vie.*
Cette expérience est vécue de façon matérielle dans la base économique de la vie, dans l'armement et la préparation de la guerre nucléaire, dans celle des conditions de vie naturelles et sociales, et à l'intérieur de l'individu lui-même, où l'aliénation et l'oppression s'expriment par une déformation massive et la destruction de toute la richesse individuelle de la pensée, de la sensibilité, de la structure de la personnalité.
La plupart en perdent tout espoir. L'impérialisme dans les centres a perfectionné et systématisé sa domination au point qu'ils ne trouvent plus la force de résister.
Taux de suicides en forte augmentation, fuite dans la maladie, l'alcool, les tranquillisants, les drogues, voilà la réaction à la réalité d'une longue histoire d'échecs, d'épreuves et de souffrances, de dépolitisation, alors que la violence extérieure n'est plus perçue comme la cause de tout cela.

Mais de cette dimension de la misère vient aussi la profondeur existentielle des luttes et la haine. Ce n'est plus l'explosion de colère, brève, spontanée.
Celle-ci s'est consumée au cours de ces années. Voilà le terrain sur lequel se développe maintenant le front révolutionnaire dans le centre. »

Il existe trois facteurs ayant rejeté cette situation dans le futur – précisément dans la période où nous sommes entraînés. Il s'agit de :
– l'effondrement du social-impérialisme soviétique ;
– le démantèlement de sa domination sur l'Europe de l'Est (et, relativement, en Asie), permettant une nouvelle vague d'accumulation capitaliste de la part des vainqueurs occidentaux ;
– l'intégration complète de la Chine social-fasciste dans le dispositif capitaliste mondial ;
– l'émergence de nouvelles capacités technologiques, avec l'informatisation et la robotisation.
Cela a permis une nouvelle immense vague d'accumulation capitaliste. Toutes les échéances étaient alors repoussées.
Cela a donné, dans les années 1990, l'illusion que le capitalisme était inébranlable et l'altermondialisme est alors apparu sur le devant de la scène comme seule alternative censée être possible, alors que l'Est européen se transformait en semi-colonies occidentales.
Puis, les années 2000 ont été marquées par d'immenses modifications technologiques généralisées – depuis les téléphones portables jusqu'à l'informatisation et internet – permettant au capitalisme d'affiner ses initiatives, de procéder à des modernisations, de relancer de nouvelles consommations, certains secteurs l'emportant sur d'autres.
Les années 2010 ont été le prolongement des années 2000, avec à la fois une consommation de masse encore plus élargie et, en même temps, un gouffre séparant une haute bourgeoisie aux mœurs toujours plus oligarchiques, décadentes, et les larges masses.
Pour nous, la période 1989-2019 n'a été qu'une *parenthèse* et c'est justement parce que telle a été sa nature qu'il y a eu un développement significatif des idéologies post-modernes, à l'initiative d'intellectuels identitaires produits par l'impérialisme (fondamentalisme islamiste, théorie du genre et LGBT, idéologie de la décroissance, etc.).
Les années 2010 ont comme aspect principal précisément d'aboutir à un retour aux années 1980, ou aux années 1930, ou aux années 1910, *c'est-à-dire à une période où la bataille pour le repartage du monde est engagée, où le capitalisme s'enlise et n'est plus capable de satisfaire à ses propres exigences d'élargissement du profit.*
Les années 2010 n'ont pas de valeur en soi, pas plus que la période allant de 1989 à 2019, au sens où, sur le plan de la définition révolutionnaire, c'est dans les années 1980 qu'ont été décidées les modalités de l'affrontement révolutionnaire. La période 1989-2019 n'a fait que repousser les échéances et approfondir les contradictions – les portant à un niveau plus haut, plus profond, plus aigu.

Quelles sont ces modalités ?

La première, c'est *la compréhension du poids croissant de la subjectivité dans les métropoles impérialistes.* Quelqu'un peut tout à fait comprendre les enjeux et la nature du système capitaliste, mais être tétanisé, écrasé par l'angoisse et capituler. La détermination révolutionnaire relève, non pas d'un choix, mais d'un engagement existentiel dans le processus de libération. Qui cède devant la corruption est emporté et voit sa personnalité déformée, jusqu'à la défaite.
L'idée de lever un drapeau rouge et de « *militer* » pour gagner des adhésions n'a strictement aucun sens. C'est une théâtralisation qui n'a rien à voir avec le travail monumental à réaliser : rétablir l'*antagonisme*, le préserver et trouver refuge dans son activité face à la corruption impérialiste. De la même manière, une révolte spontanée naissant comme réflexe objectif à l'exploitation, l'oppression, etc. ne peut aucunement former le terrain naturel des communistes. *Il faut la médiatisation de l'esprit de rupture, d'antagonisme politique et culturel.*

La seconde modalité, c'est la saisie que, grâce à l'ampleur du développement des forces productives, la contre-révolution dispose de davantage de moyens matériels de surveillance et d'études des contestations. Même si la bourgeoisie est une classe décadente, elle profite de davantage d'informations et d'analystes, ce avec quoi elle cherche à compenser sa propre décadence morale, psychologique, intellectuelle.

La troisième, c'est que le système impérialiste sait manier le principe des compromis, des solutions poli-

tiques et sociales, et ce en profitant d'une longue tradition remontant à 1945. Ici, le rôle particulièrement négatif des appareils révisionnistes – le PCF et la CGT, de nature sociale-impérialiste – est à souligner.

La quatrième, c'est l'importance du processus d'unité et de répulsion, de fédération et d'antagonisme des impérialismes. Le jeu des alliances se modifie, l'affrontement se convertit en rapprochements, et inversement, les impérialismes sont à la fois mutuellement liés et en conflit. La tendance à la guerre peut d'autant moins être spontanément saisie par les masses, elle exige une compréhension communiste et une détermination puissante pour oser faire face à la guerre impérialiste, par principe inéluctable dans le cadre d'un affrontement ayant pour but le repartage du monde.

La cinquième, c'est l'effondrement de la bourgeoisie comme classe dominante, avec une irruption systématique du relativisme et de la décadence. Cet effondrement contamine toutes les classes, et cela de manière extrêmement approfondie de par le développement des forces productives. Il suffit de voir la fascination morbide existant dans les couches populaires pour le luxe et l'esprit parasitaire.

La sixième modalité, c'est la perpétuelle recherche de chaque pays impérialiste d'effacer les déséquilibres au moyen de réformes gouvernementales, de modifications légères ou approfondies du régime, de propositions de changement « *citoyen* », de pseudo élargissement de la démocratie. Il ne s'agit là que de tentatives de relancer l'État en perte de vitesse dans sa nature de tampon entre les classes, au service des classes dominantes.

Il va de soi que les masses, endormies par la période 1989-2019, sont totalement en décalage avec les exigences historiques. On le voit avec la paralysie morale quant à la question animale pourtant désormais bien connue et l'incapacité à protester de manière réelle contre la destruction environnementale à l'échelle mondiale.
Il y a l'illusion que le système est finalement stable – on le voit avec la bataille contre la réforme des retraites lancée en décembre 2019 en France, comme si le monde n'aura pas entièrement changé d'ici 20, 30, 40 ans !

En vérité, les gens ne conçoivent pas que les choses puissent être différentes sur le plan qualitatif. Tout leur apparaît comme largement en continuité, avec plus ou moins d'acquis quantitatifs. Cela est vrai même des pseudos oppositions, soit de la gauche institutionnelle, soit des mouvements d'extrême-gauche : tous exigent un meilleur partage du gâteau. Aucun ne part du principe que le système va s'effondrer.
La seule mouvance qui a accepté de maintenir le principe d'effondrement inéluctable du capitalisme – celle, pour parler sommairement, autour de Julien Coupat – a vendu son âme, s'effaçant devant la CGT et les gilets jaunes… Comme on est loin de l'Autonomie ouvrière italienne de la fin des années 1970 qui servait de modèle stratégique pour l'affrontement généralisé !

C'est la preuve, surtout, que sans un haut niveau tant idéologique que culturel, la contamination par les mœurs impérialistes est inévitable, que l'opportunisme s'infiltre et devient le style dominant.
Le niveau d'exigence a augmenté sans commune mesure.
La différence est ici fondamentale avec les années 1980, période d'instabilité générale avec l'affrontement des superpuissances américaine et social-impérialiste soviétique en toile de fond. À l'époque, il existait des poches antagoniques, tels les squats, une mouvance contestataire restreinte mais engagée de manière commune, au-delà des différences, dans l'exigence de la rupture. La chose a été rendue impossible dans la période 1989-2019, tout ayant été asséché. Il existe bien entendu encore des squats en France aujourd'hui, mais ils ne portent aucunement la démarche rupturiste des années 1980 et, à l'instar des ZAD, ils sont établis dans l'idée de vivre à côté du système. Il ne peut, de toutes façons, plus y avoir de poches isolées d'antagonisme, sorte de base arrière – il ne peut exister que des mouvements définis par l'autonomie prolétarienne portant un antagonisme et reconstituant le tissu prolétarien.
Par reconstitution du tissu prolétarien, nous n'entendons pas un réveil militant, une hausse des activités telles les grèves ou même un vote adéquat à telle ou telle élection. Nous entendons la prise en considération de sa nature prolétarienne par la classe elle-même.

Nous voulons dire par là : la fin de la passivité, la fin du regard passif,

littéralement spectateur, des événements historiques, avec même le soutien au nationalisme et au populisme comme espoir de geler le cours du temps.

Il ne s'agit pas de défendre des « *acquis* » individuellement de manière collective – mais de partir de la nature de la classe ouvrière, de son rôle historique, de son aliénation et de son exploitation et donc de son antagonisme.

L'affrontement révolutionnaire jusqu'à l'insurrection est inscrite dans la classe ouvrière elle-même – le fait qu'elle ne l'assume pas rend son existence encore plus intenable alors qu'elle est broyée par le capitalisme.

Passive et abrutie, désorientée et culturellement à la traîne, idéologiquement inexistante et sans habitude de travail en direction de la prise du pouvoir, la classe ouvrière doit voir se rétablir chacun de ses secteurs, pas à pas, dans le processus de libération prolétarienne – par l'antagonisme.

C'est le sens de l'autonomie prolétarienne.

Lutter ensemble !

★

Le mouvement contre la réforme des retraites de 2019/2020 a été une fiction

Mars 2020

POURQUOI LE MOUVEMENT CONTRE LA RÉFORME DES RETRAITES A-T-IL ÉTÉ UNE FICTION ?

On doit parler de fiction, car c'est l'aristocratie ouvrière qui a calibré le mouvement contre la réforme des retraites. La forme des luttes, le contenu des revendications, les manière de s'engager intellectuellement et spirituellement dans le mouvement, l'esthétique des informations et des actions… Tout a été paramétré par l'aristocratie ouvrière.
La conséquence en a été une absence totale d'accroche dans la société. Malgré les profondes sympathies qui sont nées, le mouvement est toujours resté cantonné aux sympathisants des syndicats. Il n'a connu aucun développement culturel, il n'y a aucune élévation du niveau idéologique. Il n'a été qu'une péripétie, de manière totalement découplée de l'Histoire.
Cela, bien entendu, implique qu'on reconnaisse le principe d'Histoire, qu'on considère celle-ci comme l'histoire de la lutte des classes.

UNE TELLE MANIÈRE DE VOIR LES CHOSES NE RENTRE-T-ELLE PAS EN CONFLIT AVEC LE FAIT QUE LE MOUVEMENT CONTRE LA RÉFORME DES RETRAITES A ÉTÉ PORTÉ PAR DES CENTAINES DE MILLIERS DE GENS, À TRAVERS TOUT LE PAYS, POUR DES INITIATIVES TRÈS VARIÉES ?

Bien au contraire, c'est justement parce qu'il s'agit d'un mouvement de masse qu'on peut et doit parler de fiction. Car le mouvement des retraites n'a été qu'un mouvement de masse de plus dans l'histoire française, dans le cadre d'un capitalisme puissant, très bien organisé, ayant intégré depuis les années 1960 les syndicats au sein même des institutions.
Il suffit de regarder les trente dernières années pour voir que le mouvement contre la réforme des retraites n'est qu'un ajout de plus à une liste déjà longue de mouvement de masse à caractère revendicatif.
C'est une tradition française, qui doit au fait que les rapports d'intégration des travailleurs au sein des institutions ne sont pas aussi bien structurés que, par exemple, en Allemagne, en Suède, en Belgique. Cela tient bien entendu au taux très faible de syndicalisation en France, le pire de tous les pays capitalistes d'ailleurs.
C'est cela la source du style français de négociations au moyen de coups de force symboliques, de rassemblements de masse sans lendemain, de discours contestataires enflammés. Vu de l'extérieur, cela peut impressionner. Quand on voit que cela se répète sans fin, c'est moins convainquant.
Il suffit de prendre l'exemple de la grève contre la réforme des retraites de 2010. La CGT et la CFDT affirment toutes deux que le 23 septembre 2010, trois millions de personnes se sont rendues aux manifestations, dans 239 villes. Qui s'en souvient ? Quel a été l'impact culturel, politique, idéologique ?
Il n'en reste tout simplement rien du tout. De la même manière, personne ne se souviendra qu'il y a eu d'après la CGT 1,8 millions de manifestants en France, le 17 décembre 2019. La raison en est que ce n'est pas de l'Histoire, mais une péripétie relevant de la petite histoire de la pacification des rapports sociaux dans le capitalisme français.

C'est là une critique du suivisme par rapport aux directions syndicales et du spontanéisme en général. Les actions menées par les bases syndicales ne sont-elles toutefois pas la preuve d'une dynamique conflictuelle, justement ?

Au-delà de la question importante de savoir si la lutte doit être portée par la base syndicale ou la base des travailleurs organisés en assemblée, il faut porter son regard sur le contenu des actions.
La CGT énergie 33 a par exemple, au cours du mouvement, pris de très nombreuses initiatives de coupures de courant. Au début, on a eu des coupures notamment du centre commercial Bordeaux-Lac, du centre commercial Mérignac Soleil, des sièges sociaux des banques de Bordeaux. Cela s'est déroulé en décembre. Puis, en janvier 2020, on a eu notamment des coupures contre la gare de Bordeaux-Saint-Jean et trois lycées bordelais.
C'est tout à fait exemplaire d'un esprit qui se veut contestataire, mais bascule dans une démarche réformiste de nuisance pour marquer le coup. Et pourquoi ? Parce que les syndicats ne sont pas une organisation politique. Or, quand on commence à lutter, il faut avoir des objectifs concrets, des exigences précises répondant à un agenda qui est par définition même politique.
Les syndicats sont hypocrites. D'un côté, ils récusent la politique au nom de la charte d'Amiens de 1906. De l'autre, ils se comportent de manière politique, dans un sens réformiste, cogestionnaire, et on ne devrait rien leur dire, simplement se soumettre.
Cela est acceptable si on veut profiter du mouvement avec comme but de faire du racolage, du populisme, de la démagogie sociale, pour se donner une image combative, activiste. C'est une grande tradition que de faire cela, pour « recruter » et se prétendre le fer de lance de la lutte, en accusant par la suite les directions de trahison, etc.
C'est inacceptable, par contre, pour qui veut faire avancer la lutte des classes.

Il y aurait donc une opposition irréductible entre, disons, un engagement immédiat et revendicatif, et un engagement se définissant comme politique ? Cela peut apparaître comme désengageant, échappatoire, comme une dérobade.

Il va de soi que la démagogie syndicaliste accuse ceux qui veulent faire de la politique d'esquiver le travail de fond. Et c'est même une point de vue très largement partagé, paralysant absolument tout depuis l'effondrement des organisations politiques révolutionnaires issus de mai 1968, qui assumaient, elles, leur propre agenda.
La France connaît, et c'est là notre malheur historique, une grande tradition syndicaliste révolutionnaire. Lorsque dans notre pays, quelqu'un se reconnaît dans l'idéologie révolutionnaire, il entend immédiatement « lutter ». Il ne considère pas qu'il doit se former, suivre une école de pensée, se soumettre à une discipline, répondre aux exigences intellectuelles. Il considère au contraire qu'il a fait le principal et qu'il peut tout de suite participer à la bataille.
L'esprit syndicaliste révolutionnaire justifie cette démarche, anti-marxiste par définition. Et il ne faut pas s'étonner qu'un tel spontanéisme se précipite parfois dans le nihilisme, voire pratiquement dans des formes fascistes, comme avec les gilets jaunes.
Notre problème historique, en France, qui explique concrètement tous nos problèmes depuis la fin du XIXe siècle dans la lutte des classes, c'est l'incapacité à assumer le principe de l'organisation politique d'avant-garde, reposant sur des fondements idéologiques, avec la considération que les syndicats ne peuvent être qu'une simple courroie de transmission, et rien d'autre.
Comme malheureusement les premiers socialistes français, à la fin du XIXe siècle, n'ont rien compris au marxisme, ont été influencés par Blanqui, Proudhon… et se sont de plus soumis aux syndicats, on en arrive à la catastrophe actuelle.
Les seuls moments où la dimension politique a pris le dessus, permettant de réelles avancées en termes de lutte de classe, c'est lorsque le syndicalisme n'avait plus d'espace. C'est en février 1934 avec l'unité antifasciste, en mai 1936 avec le Front populaire, durant l'Occupation avec la Résistance, puis au tout début des années 1950 avec la polarisation idéologique, et enfin en mai 1968.
Mais dès que le syndicalisme a pu reprendre le dessus, il a aboli la dimension politique. Et quand il ne pouvait pas le faire, il est allé au conflit. Il suffit de prendre l'exemple de la fondation de la CGT-Force Ouvrière, en 1947, en tant que scission de la CGT, avec l'appui des socialistes réformistes, des trotskistes, des anarchistes et même de la CIA.

La CGT-Force Ouvrière a travaillé justement main dans la main avec la CGT lors du mouvement contre la réforme des retraites. Comment interpréter cela ?

Non seulement les syndicats français sont extrêmement faibles, mais en plus ils sont puissamment divisés. Il y a la CFDT, qui vient du syndicalisme chrétien, est passée par le camp de la « *seconde gauche* » autogestionnaire pour devenir réformiste – moderniste. Il y a la CGT-Force Ouvrière qui est un syndicat réformiste anti-politique et anti-communiste.
Il y a la CGT qui, depuis son opposition totale à mai 1968, est le bastion du social-impérialisme, c'est-à-dire de la participation de l'aristocratie ouvrière au capitalisme, à l'élaboration de ses projets, à l'organisation de ses activités, etc.
La question de fond posée par la réforme des retraites, c'est la place de ces syndicats alors que le capitalisme va à la guerre impérialiste. Y a-t-il encore de la place pour une intervention de l'aristocratie ouvrière directement dans les institutions ? Ou bien cela va-t-il à l'encontre des exigences de centralisation et de soumission unilatérale à une partie toujours plus réduite de la bourgeoisie ?
L'alliance totale entre la CGT et la CGT-Force Ouvrière s'explique évidemment par le fait que le capitalisme considère qu'il n'a plus besoin de l'intervention de l'aristocratie ouvrière. D'où justement l'espace libre nouveau qui apparaît

et qui est pris par la CFDT, qui a compris que désormais le syndicalisme ne pouvait faire qu'accompagner la modernisation capitaliste, et rien de plus.
C'en est fini de la très longue tradition de la CGT consistant à aller voir la bourgeoisie en proposant de meilleurs plans industriels, de meilleurs avions, de produire des centrales nucléaires, de meilleurs missiles pour l'exportation, de meilleurs tanks pour l'armée, de meilleures voitures pour de meilleures ventes, etc. Il n'y a plus de place pour la CGT relevant du social-impérialisme.
Le second aspect, c'est que l'État sort du jeu des négociations sociales, ce qui correspond à l'individualisation complète au sein du capitalisme. Les négociations sont censées désormais exister seulement entre la force de travail et l'acheteur de force de travail. Tout est individuel, ou au niveau de communautés d'individus. L'État n'a plus à s'en mêler, se résumant à un pôle stratégique – militariste pour l'aspect impérialiste du capitalisme.
Ainsi, il n'y a plus de place pour la CGT-Force Ouvrière non plus, qui n'existe que comme ombre de la CGT et de l'État. L'idéologie de la dénonciation de la main-mise de l'État sur les négociations et de l'influence de la CGT forme en effet le noyau dur de la démarche de la CGT-Force Ouvrière.
L'idéal, pour le capitalisme, ce sont des travailleurs se concevant comme « libres », s'unissant localement ou de manière corporatiste éventuellement pour des négociations avec les entreprises. La CFDT est parfaite pour cela. L'État, lui, se cantonne à être un stratège et un pourvoyeur de force militaire.

Si cela est juste, alors le capitalisme n'a plus du tout besoin du Parti Communiste Français révisionniste, il a simplement besoin de quelque chose de « *moderne* » comme, par exemple, Europe Écologie les Verts, le pendant politique de la CFDT.

Très précisément. Toute l'idéologie du PCF révisionniste repose sur la conception de Paul Boccara : il faudrait arracher l'État « *neutre* » au pouvoir de la finance et « démocratiser » les entreprises publiques. On ne peut comprendre strictement aucune décision du PCF révisionniste, des années 1960 à aujourd'hui, sans en cerner la substance « boccariste ».
Le boccarisme était le justificatif de l'intervention du PCF révisionniste et de la CGT en faveur du capitalisme, qui serait déjà mort-vivant et qu'il faudrait détourner dans le bon sens. Cela avait du sens : le capitalisme français était content d'une force d'appoint, l'URSS sociale-impérialiste était contente d'un satellite influençant l'État français, le PCF révisionniste disposait d'une pseudo-proposition révolutionnaire, la CGT pouvait se précipiter dans le bureaucratisme.
C'est désormais du passé. Le PCF révisionniste se retrouve dans un cul-de-sac. D'où justement la réactivation du social-impérialisme « dur », avec le Pôle de Renaissance Communiste en France, avec les éditions Delga… diffusant toute une nostalgie du PCF révisionniste des années 1960 et 1970.
C'est d'ailleurs un aspect important du mouvement contre la réforme des retraites, puisque d'importants secteurs de la CGT, sans l'assumer publiquement, relèvent de ce courant social-impérialiste « dur », notamment à la direction des cheminots et de l'énergie. Il y avait l'espoir de forcer le retour à une CGT sociale-impérialiste à l'ancienne.
Une telle démarche est vaine, ou réactionnaire. Elle n'a rien à voir avec la stratégie révolutionnaire de renversement du capitalisme et de destruction de l'appareil d'État, par la mise en place d'un nouvel État naissant de l'océan armé des masses et saisissant les principales forces de production, brisant les valeurs culturelles capitalistes.

Une structure politique moderniste comme Europe Écologie les Verts ne suffira pourtant pas au capitalisme pour détourner les mouvements de masse.

Tout à fait et cela implique le transvasement du courant social-impérialiste vers l'extrême-droite. On a déjà pu constater cette tendance avec

Jean-Luc Mélenchon et La France Insoumise. Mais ce n'était qu'un début.
On va vers l'émergence d'un populisme social-national de masse, d'un idéalisme national-social minoritaire mais ultra-activiste.
C'est le modèle italien. L'échec des luttes populaires à s'inscrire dans la lutte des classes, dans une perspective communiste organisée et idéologique, aboutit au basculement dans l'affirmation nationaliste comme seule orientation « *réaliste* ». C'est ce qu'on appelle le fascisme.

★

(B) La maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) : un produit du mode de production capitaliste

Mars 2020

L'irruption d'une souche de coronavirus particulière, jamais encore identifiée chez l'être humain, ne doit rien au hasard. C'est un produit - *entièrement nouveau, un saut qualitatif du virus* - de la collision entre les villes et les campagnes provoquée par le mode de production capitaliste (MPC).
Ces villes et ces campagnes sont, qui plus est, elles-mêmes largement façonnées par le MPC, ce qui est vrai du mode de vie de l'humanité en général. Et tout cela se déroule de manière planétaire.
Il ne faut donc pas penser que la crise sanitaire vienne de l'extérieur de l'humanité, de l'extérieur du MPC, bien au contraire. Elle naît de l'intérieur même du MPC et du monde qu'il a formé à son image. Un monde qui n'est nullement fini, ferme, stable, permanent… et qui s'effondre sous les coups de boutoir de ce qui est *nouveau, exponentiel, en rupture.*

Le capitalisme est un mode de production désormais planétaire

Le capitalisme n'est pas seulement une économie, c'est-à-dire une répartition particulière de la propriété et une distribution particulière des richesses. C'est, de manière plus concrète, la manière avec laquelle l'humanité trouve socialement les moyens matériels d'exister et de se développer.

C'est un *mode de production*.

Or, ayant atteint un immense développement des forces productives au début du 21e siècle, et étant par nature universel, le MPC assujettit toutes les activités planétaires. Ses conséquences concernent tous les aspects de la vie sur Terre, tout le temps.
C'est cette situation historique qui a amené l'irruption d'une souche nouvelle de coronavirus et lui a conféré une dimension mondiale.
C'est cette même situation historique qui a amené le réchauffement climatique et il en va de même pour la déforestation, l'anéantissement massif d'animaux sauvages, l'utilisation massive d'animaux dans l'industrie, le développement anarchique d'aires urbaines en expansion permanente, etc.

L'origine concrète de la maladie à coronavirus 2019

La maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) est directement issue du développement du MPC en

Chine, développement monopoliste et bureaucratique, avec des métropoles établies en peu de temps et engloutissant tout leur entourage.
La ville de Wuhan, d'où est partie la mutation du virus, illustre cela. Elle avait un peu moins de 1,5 million d'habitants en 1953, 2,2 millions au début des années 1970. Puis la restauration du capitalisme en Chine a provoqué un changement complet, la transformant en la mégalopole du centre de la Chine.
L'agglomération a plus de 4 millions d'habitants en 1982, plus de 8 millions en 2000, pratiquement 11 millions en 2015. Wuhan intègre huit villes d'importance significative dans cette agglomération (Huangshi, Erzhou, Huanggang, Xiaogan, Xianning, Xiantao, Tianmen, Qianjiang).
Cet ancien comptoir français se veut désormais même le modèle chinois en matière de développement urbain et connaît une opération massive de construction d'infrastructures routières (une ligne de métro par an, train de banlieue à grande vitesse sur 400 km, etc.).
Cette dimension urbaine n'est cependant qu'un aspect de la question. Le tiers de la population vit encore dans les campagnes, dans une agglomération où l'on trouve Carrefour, Auchan, Starbucks, Pizza Hut, KFC, etc.
On a ici un entremêlement des villes, des campagnes, dans le cadre d'une expansion capitaliste débridée.
L'origine du virus au sens strict, c'est ainsi l'urbanisation massive de l'aire de Wuhan, avec une utilisation, pour l'alimentation, d'animaux tant sauvages qu'issus de l'élevage, dans une sorte de confusion générale où l'on ne sait plus ce qui est villes, ce qui est campagnes.
Tel a été le terrain, contre-nature, favorable à la mutation du virus, qui est passé d'une espèce à une autre, puis finalement à l'espèce humaine.
Ce n'est pas une rencontre avec une maladie non découverte jusqu'à présent – c'est l'affrontement de l'humanité avec une maladie issue d'une mutation, provoquée par l'action de l'humanité elle-même.

La métropole comme base du MPC

Il y a à Wuhan une « ville durable » franco-chinoise de 39 km^2, un projet mis en place à l'époque de la présidence de François Hollande.
L'année 2018 a même été « l'année franco-chinoise de l'environnement » et se rendant en Chine à cette occasion, Emmanuel Macron a déclaré la chose suivante :
« *L'urbanisation est d'ores et déjà un défi de la Chine et le sera encore plus demain. La France souhaite renforcer ses partenariats en la matière en développant l'offre intégrée que nous avons construite pour la ville durable.* »
Cela montre la convergence, à l'échelle mondiale, de toutes les forces capitalistes vers le renforcement de la métropole. Aujourd'hui, la majorité de l'humanité habite en effet dans des villes.
Il faudrait cependant davantage parler de milieux urbains, car depuis le passage de la bourgeoisie dans la réaction à la suite de sa victoire sur la féodalité, elle n'est plus en mesure de réaliser de villes au sens historique du terme, d'où le grand intérêt culturel pour les véritables villes au sens strict (Paris, Londres, New York, Venise, Bruges, Amsterdam, Prague…), elles-mêmes d'ailleurs profondément défigurées par le MPC.
La métropole aux innombrables ramifications, despotique dans son anonymat et entièrement dénaturée, devient la norme. C'est la forme la plus adaptée à la satisfaction de la production et de la consommation capitalistes, au 24 heures sur 24 du capitalisme.
Pour notre pays, la France, on peut dire que son symbole est le rond-point qui parsème les routes. On est là dans la dynamique du flux-tendu, du zéro stock impliquant massivement des zones industrielles dans les campagnes, afin d'avoir une circulation accélérée et une meilleure rotation du capital.
Cela entraîne la destruction de la nature et l'écrasement moral, culturel et psychologique des travailleurs. Karl Marx parle à juste titre d'une :
« *corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère, de telle sorte qu'accumulation de richesse à un pôle, c'est égale accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage, au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même.* »
La ville historique, celle de la bourgeoisie, impliquait la culture, les échanges, les rencontres. Cela est incompatible avec le MPC, qui est tyrannique et exige que tout soit un rapport marchand toujours plus profond, plus ample, plus perfectionné, plus rapide.
La ville moderne, c'est désormais un endroit où habiter, de manière isolée, en cherchant à valoriser le plus possible son logement, si possible par l'accession à la propriété.

Tout est loin, de plus en plus loin, qu'il s'agisse des loisirs, des possibilités de faire du sport, de ses achats, des gens qu'on peut rencontrer.
Tout est subordonné à un rapport marchand, tout doit passer par le MPC.

Le caractère borné du MPC face à la maladie à coronavirus 2019

Le MPC n'a qu'une seule logique : son propre développement. Il ne procède pas par choix, mais par nécessité, puisque son existence même dépend d'un développement ininterrompu et élargi du capital. Son seul horizon, c'est lui-même.
Le MPC est ainsi le premier à « regretter » la crise de la maladie à coronavirus 2019 (COVID-19), mais en même temps si la même chose était à refaire, il le referait. Le MPC ne se permet en effet aucun recul, aucune analyse de fond ; il vit dans l'immédiateté de son auto-réalisation. Il n'a aucune considération sur lui-même, étant un système qui est sa propre fin en soi.
On voit clairement son caractère borné tout au long de la crise sanitaire due à la maladie à coronavirus 2019 (COVID-19), qui est nouvelle par son ampleur, et surtout qui choque de par sa dimension *qualitative*. Les chercheurs sont débordés, car les rapports naturels entre les êtres vivants sont bouleversés et cela provoque des crises sanitaires exprimant un *saut qualitatif* qui les dépasse.
Il y a déjà eu l'émergence du virus SRAS-CoV par l'intermédiaire de la civette palmiste masquée et du MERS-CoV par l'intermédiaire du dromadaire. Ces sauts entre espèces de virus, qu'on ne trouve pas en *situation naturelle*, deviennent récurrents en raison de la situation imposée par le MPC.
Tout le monde a pour cette raison entendu parler du VIH, d'Ebola, des grippes aviaires, des grippes porcines. La grippe dite espagnole, qui a tué entre 20 et 100 millions de personnes en 1918, est de ce type également ; provenant d'un élevage d'animaux aux États-Unis, elle reflète le début de la généralisation du rapport dénaturé à la vie.
Le MPC produit, par son action (et son inaction), des phénomènes destructeurs, naissant de la contradiction entre lui et la vie sur Terre.
Rien de tout cela n'est cependant saisissable par le MPC, qui ne cerne la réalité qu'au moyen de statistiques, du « big data », de l'évaluation quantitative de données. *Le principe du développement qualitatif est étranger au MPC.*
Le capitalisme étant non pas simplement une « économie », mais un mode de production unilatéral, il répond à sa propre logique d'accumulation et à rien d'autre. Il ne peut que constater, passivement, en restant lui-même.
Le MPC a ainsi intérêt à disposer de ce qu'il voit comme des ressources naturelles potentielles, donc à les préserver – mais de l'autre côté, il est obligé de les intégrer, de les valoriser rapidement, pour répondre aux besoins de la production et de la consommation fondées sur le capital.
Le MPC a de même tout intérêt à faire en sorte que le réchauffement climatique ne provoque pas de troubles massifs. Toutefois, en même temps, le MPC a ses priorités à lui et considère que son propre développement prime sur toute autre considération.
C'est la raison pour laquelle des partisans du MPC peuvent indifféremment dire soit que le réchauffement climatique ne compte pas, soit que le capitalisme doit développer de nouveaux marchés pour s'adapter. Ce sont les deux pièces d'une même médaille consistant en le caractère borné du MPC.

Le MPC se heurte à la réalité

Le MPC a bouleversé tout le rapport naturel entre la vie et son cadre. Le travail humain avait déjà lui-même provoqué des bouleversements, dès l'agriculture et l'élevage. Avec le développement des forces productives toutefois, la planète a entièrement changé de visage avec le MPC.
La vie concernée par le MPC était initialement restreinte, puisqu'il y avait seulement une poignée de pays capitalistes à l'origine, avec les Pays-Bas et l'Angleterre, avec des forces productives peu développées. Suivirent ensuite toute une série de pays, comme la Belgique, la France, l'Allemagne… et principalement les États-Unis, avec une accumulation matérielle commençant à être significative, alors que la colonisation bouleversait les économies primitives partout dans le monde.
Il existe des économies qui ne sont pas encore parfaitement capitalistes au sens strict, mais le MPC les a foncièrement modifiées, afin de se les subordonner. Les situations de féodalité moderne qui existent dans la plupart des pays du monde rentrent elles-mêmes dans le cadre du MPC.

C'est cette féodalité moderne qui réalise la déforestation en Amazonie, l'utilisation massive d'énergies fossiles au Moyen-Orient, la monoculture de Cacao en Afrique de l'Ouest, celle de l'huile de palme en Indonésie et en Malaisie, etc.
Le mode de vie humain au sein du MPC n'a pourtant pas changé qualitativement à travers les décennies. C'est quantitativement qu'il s'est approfondi et généralisé.
Et le quantitatif se transforme, à un moment, en qualitatif.
La crise de la maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) reflète que le MPC commence à atteindre sa limite : il commence à porter atteinte à l'ensemble de la réalité, à tous les niveaux. *Il n'est plus une force réalisatrice, mais une force de déstabilisation, de troubles, de destructions.*

Le MPC touche à sa limite

Plus le MPC se développe, plus il se confronte à sa limite, son incapacité à amener la reproduction élargie de la vie *sans rentrer en contradiction antagonique avec la vie elle-même*.
Tant que le capital sera aux mains de personnes particulières, il cherchera de manière irrationnelle sa reproduction élargie et produira une systématisation forcée de la valorisation du capital – c'est-à-dire l'utilisation de ce qui existe, le plus possible, pour amener une production capitaliste, une consommation capitaliste.
La destruction de tout ce qui est naturel est inévitable pour un mode de production dont la fonction est l'accumulation dispersée, désordonnée, systématique et par cycles toujours plus puissants, par un capital toujours plus unifié et violent.
La crise de la maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) montre que la transformation de la réalité par le MPC a atteint une dimension planétaire et que le seuil de la rupture a été atteint.
Il y avait déjà de nombreux signes indicateurs. Le MPC cherche à forcer le cours des choses, à faire en sorte que tout s'insère parfaitement en lui, quitte à être violemment déformé, broyé, refaçonné.
Le MPC dynamite déjà littéralement le fonctionnement naturel des choses. Il déforme tout ce qui existe pour l'insérer dans le marché capitaliste. Cela est vrai pour les animaux employés dans l'industrie, qui sont modifiés génétiquement que ce soit pour l'alimentation ou pour le secteur des animaux de compagnie. Cela est vrai pour la végétation et la vie sauvage en général, dont la richesse, la multiplicité, le foisonnement... sont considérés comme hostiles par le MPC, car *porteurs de qualité, irréductibles à une simple lecture quantitative*.
Cela est vrai pour le mode de vie humain ; il suffit de penser à la consommation de viande, l'utilisation massive du sucre et des produits stimulants (caféine, théine), la généralisation de produits transformés, la multiplication des marchés spécifiques (halal, cacher, sans gluten, produits simili-carnés, etc.).
Et même si les conditions de travail se sont améliorées, elles impliquent une tension humaine bien plus immense, ainsi qu'une déformation profonde de la personnalité. Rien que le travail de nuit s'est considérablement élargi, concernant plus de 15 % des travailleurs en France, avec des conséquences terribles sur la santé.
Le MPC tente concrètement de modifier sa propre base matérielle, afin d'éviter d'atteindre sa propre limite historique, et ce faisant il l'atteint. Car le MPC rentre ainsi en contradiction avec sa propre base matérielle pour forcer son propre développement – la réalité devient antagonique au MPC.

Crise sanitaire mondiale et affirmation communiste

La maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) est une crise mondiale qui ne vient pas de l'extérieur du MPC, mais de lui, et en même temps elle s'exprime en lui. L'accumulation capitaliste se déroule de manière concrète et c'est ce processus d'accumulation qui, lui-même, *porte la crise, produit la crise, est la crise elle-même*.
Le MPC voit ici la réalité se dérober sous ses pieds. Il est forcé de reculer.
Et le MPC qui recule, c'est l'humanité qui recule – se plaçant au cœur de la contradiction historique, comme source et résolution.
C'est en effet l'humanité qui porte le MPC. Ce que vit le MPC, l'humanité le vit aussi, tout comme ce que vit l'humanité, le MPC le vit.
L'humanité, prisonnière du MPC, de ses mécanismes, de l'idéologie qui en découle, se confronte alors à une prise de conscience brutale : *la réalité se rebelle contre elle*.
Le surgissement de la maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) est une crise ébranlant les fondements mêmes de la participation de l'humanité aux activités du MPC.

L'humanité, qui relève de la nature, est obligé de décrocher du MPC qui devient un obstacle à la vie elle-même.
C'est la fin de tout un mouvement.
L'humanité est sortie de la nature pour s'affirmer comme espèce, mais elle doit y retourner en apportant les acquis de son propre parcours. Cela correspond au principe du développement inégal.
Ce qu'on appelle Histoire, c'est l'histoire humaine dans son parcours séparé de la Biosphère, c'est-à-dire de l'ensemble de la vie sur Terre en tant que système unifié.
La fin de l'Histoire, le passage au Communisme, c'est son retour dans l'Histoire de la Biosphère, en lui apportant ce qui a été acquis lors de son développement inégal.
La transformation communiste touche l'être humain dans ce qu'il a de plus profond. Elle le ramène à la nature, en tant qu'être social complexe.
C'est à la fois un déchirement, mais également une réinsertion dans le processus général de la Biosphère.

Les objectifs communistes

Produite par le MPC, la crise sanitaire va se répercuter en lui en provoquant des désorganisations, des ralentissements, d'inéluctables faillites. Cela dévoile toute cette fragilité de l'édifice du MPC, qui a fait son temps.
Le MPC cherchera évidemment désespérément à se sortir de là, aux dépens des masses, qui se feront encore davantage exploitées et aliénées. Cela passera également par l'accentuation de la marche à la guerre pour le repartage du monde, avec en son cœur l'affrontement entre la superpuissance impérialiste américaine hégémonique et la Chine désireuse d'un repartage du monde en sa faveur.
Cela ne suffira pourtant pas, la limite étant atteinte, le seuil de basculement étant atteint.
Ce qui joue substantiellement, c'est que la limite du MPC est le capital lui-même, toujours plus incapable de se valoriser dans la réalité, d'autant plus si elle se rebelle ouvertement.
Le MPC se retrouve dans la situation impossible de perpétuellement chercher à contourner la baisse tendancielle du taux de profit. Il tente d'échapper à une surproduction de marchandises de par l'absence de continuité dans le cycle de consommation, d'éviter la surproduction de capital, en cas d'absence de terrain où se développer.

La crise sanitaire le précipite d'autant plus dans l'échec de son auto-élargissement.

Le MPC s'efface concrètement devant le saut qualitatif historique : le passage à l'unification mondiale de l'humanité sous l'égide de la classe ouvrière, l'adoption de la position communiste par rapport à la nature.
Il découle clairement de cette lecture révolutionnaire de la crise de la maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) que les tâches suivantes sont à l'ordre du jour, relevant du programme communiste général pour toute notre époque :
1. Remplacement des appareils d'État par le pouvoir démocratique du peuple ;
2. Démantèlement des métropoles ;
3. Cessation autant que possible de tout rapport destructeur avec la vie sur Terre ;
4. Socialisation sans contrepartie de l'ensemble des monopoles ;
5. Établissement d'une République socialiste mondiale ;
6. Conquête de l'espace afin d'y répandre la vie depuis la Biosphère.
Nous entrons dans l'époque décisive, celle de la seconde vague de la révolution mondiale. Nous serons en première ligne pour faire de notre pays l'exemple à suivre pour répondre aux défis de notre époque !
Cette tâche est inévitable historiquement, la victoire communiste est assurée par définition même.

Vive Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao Zedong ! Vive le Marxisme-Léninisme-Maoïsme !

Guerre populaire pour le Communisme

Andreï Vychinski sur la question de l'interprétation des preuves par le juge

Extrait de *La théorie de la preuve judiciaire en droit soviétique*, 1941

Lorsqu'on analyse le processus d'élaboration d'un droit fondé sur des preuves, marqué par le passage d'un système de preuves formelles à un système dit de libre évaluation des preuves, ou à un système de condamnation judiciaire interne, il ne faut pas perdre de vue les particularités des relations sociopolitiques dans les pays capitalistes de l'époque (…).

Ce que le juge établit (reconnaît ou affirme) doit être vrai. Mais pour cela, il est nécessaire que le juge lui-même soit convaincu de la réalité des circonstances de l'affaire.

Le juge, tenant compte des circonstances de l'affaire, formule un avis sur le degré de probabilité ou de fiabilité de l'événement; dans ce cas, le juge peut reconnaître que les circonstances sont valides (le juge est convaincu de sa validité) ou invalides (le juge est convaincu de son invalidité), ou aucune des deux (le juge doute) (…).

On ne peut que constater l'influence déterminante sur la base de la théorie bourgeoise de l'intime conviction de la philosophie idéaliste, fondée sur les enseignements de Hume, Berkeley, Kant.

L'influence de cette philosophie, qui nie la possibilité de connaître les « choses en soi », aboutissant à la reconnaissance de la relativité et à l'affirmation de l'impossibilité de connaître le monde extérieur, affecte le champ de la preuve - la fiabilité de la preuve et le contenu de la vérité matérielle.

Infestés par le subjectivisme philosophique, les tenants de ce processus, à la fin du 19e siècle et surtout au début du 20e siècle, réduisent toute la tâche d'une décision de justice à la confiance subjective d'un juge dans l'exactitude de sa décision.

Parlant de vérité objective ou matérielle, ils sont loin de reconnaître la possibilité d'établir une vérité absolue et incontestable dans le procès. Ils sont prêts à se contenter d'une affaire plus simple et plus facile : obtenir des impressions imputables, involontaires, intimes, etc.

Conformément à cet agnosticisme philosophique, des prêtres ou des demi-prêtres légaux bourgeois soutiennent que, dans le domaine de la recherche judiciaire, « *il ne peut y avoir aucun doute* » qu'un « *juge soit obligé, par manque de moyens de la justice humaine, de satisfaire plus ou moins si nécessaire un degré moindre de probabilité* », « *qu'il n'y a pas de certitude inconditionnelle et qu'elle ne peut pas appartenir à la justice* », et que, pour cette raison, une décision de justice ne constitue toujours qu'une approximation de la vérité, car une décision qui épuise complètement l'attitude procédurale - l'idéal de justice - est pratiquement inaccessible.

À la lumière de telles allégations, la disposition même sur l'établissement de la vérité objective en tant que but du procès semble être très conditionnelle. Cette vérité, avec toute son « *objectivité* », s'avère très relative, relativement fiable.

D'où l'affirmation non seulement sur la relativité et les limites de la recherche judiciaire, qui repose avant tout sur une « *conviction instinctive* » (Vladimirov), sur un minimum de doutes, etc., mais également sur l'affirmation concernant la décision subconsciente ou intuitive de la cour (…).

La doctrine de la valeur relative d'un élément de preuve pour la justice bourgeoise joue le rôle d'un écran bien connu contre les accusations d'impartialité des peines prononcées et les décisions rendues par les tribunaux bourgeois. En même temps, cet enseignement joue un certain rôle en déguisant l'essence de classe du système de preuves bourgeois et de toute la justice bourgeoise.

En faisant de « *l'intime conviction* » un critère de la recherche judiciaire, cet enseignement est formulé en termes de « justice », « moralité », « certitude morale », «morale» (…).

L'appel à cette « *personne moyenne* » du droit civil, ainsi qu'à la « personne prudente » du droit de la procédure pénale, a pour objectif de masquer le contenu de classe des lois et de couvrir leur visage de classe avec le masque des intérêts du peuple (…).

Un « *homme prudent* » qui, selon sa « conviction » ou sa « conscience », envoie les chômeurs à la guillotine ou aux travaux forcés est le même « bourgeois prudent » que Marx a décrit dans Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte : « *Le bourgeois, et avant tout le bourgeois gonflé à la dignité d'homme d'État, complète sa bassesse pratique d'une redondance théorique.* »

La théorie de « *l'intime conviction* » dans les mains de la bourgeoisie joue exactement ce rôle de « grandiloquence théorique », qui vise à dissimuler la « *bassesse pratique* » de la bourgeoisie et sa politique judiciaire oppressive.

En parlant de justice bourgeoise et de juges bourgeois, il ne faut bien sûr pas tomber dans la simplification, présenter le cas de manière à ce que la théorie de « *l'intime conviction* » soit perçue consciemment par chaque juge bourgeois comme un moyen hypocrite de protéger les intérêts de la bourgeoisie.

Ce n'est pas le cas. On peut imaginer des juges bourgeois individuels, semblables au héros de Molière qui ne savait pas qu'il faisait de la prose (Monsieur Jourdain dans Le bourgeois gentilhomme), n'avouant même pas que leur « conviction » et leur « justice » sont nourries par le fruit du sol de classe de la société capitaliste.

Certains d'entre eux pensent consciencieusement qu'ils exercent réellement une fonction socialement utile dans leur activité, qu'ils agissent au nom de « personnes » et des « intérêts du peuple » ; certains - probablement beaucoup - agissent en étant vraiment convaincus (…).

La théorie de « *l'intime conviction* » est en harmonie avec l'ensemble du système des rapports sociaux de la société bourgeoise, qui vient alors d'être affirmé et libéré des liens du féodalisme.

Elle correspondait pleinement aux intérêts de la bourgeoisie qui, au moment de son accession au pouvoir, proclamait largement et à haute voix le principe du « laissez-faire, laissez-passer » comme norme principale de son comportement social et économique, ce qui signifiait la liberté la plus complète possible de l'autodétermination bourgeoise, la liberté illimitée du propriétaire privé (…).

Cependant, il ne faut pas exagérer l'importance de ce nouveau système de preuves, ni des principes qui le sous-tendent. Les avocats bourgeois essaient de décrire ce système comme le couronnement de la perfection procédurale.

Ils le décrivent de telle manière qu'il garantirait prétendument l'exercice d'une justice véritable, que le tribunal d'une société capitaliste, utilisant ce système de preuves, ne servirait prétendument pas les intérêts de classe des capitalistes, mais les intérêts de la société tout entière, protégeant la prospérité universelle et non sociale.

En réalité, la conviction « *intime* » des juges bourgeois, sur laquelle les érudits bourgeois parlent avec zèle, n'est en rien la conviction d'une personne « *prudente* » ou « *moyenne* »; c'est la conviction du bourgeois moyen,

exprime les vues, les habitudes, les intérêts du bourgeois en tant que représentant de sa classe.
Il est formé en dépendance directe des conceptions juridiques dominantes dans la société bourgeoise, qui résultent directement de la nature bourgeoise de la production et des relations économiques.

★

(B) Vladimir Vernadsky et l'expansion d'origine humaine du CO2

En 1924, dans son ouvrage publié en France La géochimie, Vladimir Vernadsky constatait l'accroissement du CO2 dans l'atmosphère en raison des activités humaines, présentant cela comme un phénomène d'une grande importance, l'humanité devenant justement une force géologique.
C'est un excellent exemple de la vigueur de la démarche matérialiste de Vladimir Vernadsky, alors qu'il s'apprête à revenir définitivement en URSS et à participer à ses institutions, dans le cadre de la construction du socialisme dirigé par Staline.

« L'acide carbonique dans l'atmosphère est ainsi à l'état d'équilibre dynamique. En faisant sa balance, nous voyons que l'acide carbonique se dégage dans l'atmosphère :
1° par les exhalations volcaniques, les sources thermales, et les gaz naturels, par la décomposition des roches éruptives qui le tiennent en inclusion (acide carbonique juvénile ou phréatique) ;
2° par les vapeurs de la mer et des eaux douces (lacs et rivières), en relation avec la tension atmosphérique de l'acide carbonique de l'air (CO^2 vadose, en partie biogène) ;
3° par les exhalaisons des animaux et des végétaux pendant leur vie, par les processus chimiques et biochimiques liés à leur décomposition après leur mort — par les putréfactions, par les sols, par le grisou des houilles — toujours par réactions liées à la vie.

De même sont liés à la vie les dégagements de l'acide carbonique, produits par l'activité technique de l'humanité – en premier lieu par exhalations des fours et des cheminées, par la calcification des calcaires, par la fermentation.
C'est un fait très important et très caractéristique de l'histoire du carbone, que la quantité de l'acide carbonique ainsi formée par l'humanité devient de plus en plus grande et est d'un ordre qui doit nécessairement être pris en considération dans son histoire géochimique.
Ainsi la quantité de l'acide carbonique accumulée dans le cours d'une année par suite de la combustion du charbon de terre s'élevait en 1904, selon les évaluations de A. Krogh à 7 X 10 puissance 8 tonnes métriques, en 1919, selon F. Clarke à 1 X 10 puissance 9 tonnes métriques.
C'est déjà 0,05 p. 100 de toute la masse existante de l'acide carbonique de l'atmosphère. Une pareille oscillation devient un phénomène tellurique d'une grande importance. L'homme civilisé dérange l'équilibre établi.
C'est une force géologique nouvelle, dont l'importance devient de plus en plus grande dans l'histoire géochimique de tous les éléments chimiques. »
Vladimir Vernadsky, *La géochimie*

Cette constatation frappe évidemment de par son caractère juste et historique.
Comment Vladimir Vernadsky a-t-il saisi cela? C'est qu'en tant que matérialiste, il n'a pas tracé de *frontière infranchissable* entre la géologie, la biologie, la chimie. Il a compris que la vie avait une action chimique, que cette action chimique impliquait une action géologique.
Pour le CO2, Vladimir Vernadsky a appliqué ce qu'il a compris dans le rapport de la matière vivante aux gaz.
Voici ce qu'il dit à ce sujet dans *La biosphère* :
« *L'étude des phénomènes de la vie considérés à l'échelle de la biosphère donne d'autres indications plus nettes sur le lien étroit qui les rattache.*
Cette étude démontre que les phénomènes vitaux doivent être considérés comme des parties du mécanisme de la biosphère, et que les fonctions remplies par la matière vivante dans le mécanisme ordonné et complexe de la biosphère ont une répercussion énergique sur les propriétés et la structure des êtres vivants.
L'échange gazeux des organismes, leur respiration, doivent être placés au premier rang parmi ces phénomènes.
Le lien étroit de cet échange avec l'échange gazeux de la planète, dont il constitue l'une des parties les plus essentielles, est indubitable.
J. – B. Dumas et J. Boussingault démontrèrent dans une conférence remarquable faite en 1844 à Paris que la matière vivante peut être considérée comme un appendice de l'atmosphère.
Elle bâtit au cours de sa vue le corps des organismes à partir des gaz de l'atmosphère, oxygène, acide carbonique, eau, composés de l'azote et du soufre, elle convertit ces gaz en combustibles, liquides et solides, amasse sous cette forme l'énergie cosmique du soleil.
Après sa mort et au cours du cycle vital, lors de l'échange gazeux, elle restitue à l'atmosphère les mêmes éléments gazeux.
Cette notion répond bien à la réalité.
Le lien génétique qui relie la vie aux gaz de la biosphère est très étroit. Il est même plus profond qu'il ne paraît au premier abord.
Les gaz de la biosphère sont toujours génétiquement liés à la matière vivante et cette dernière détermine toujours la composition chimique essentielle de l'atmosphère terrestre. »
Vladimir Vernadsky, *La biosphère*

Vladimir Vernadsky a ainsi une position similaire à celle du Suédois Svante Arrhenius (1859-1927), qui fut le premier à constater l'expansion du CO2 et a posé les bases d'une théorie, aux calculs en grande partie erronée, du réchauffement climatique, dans *De l'influence de l'acide carbonique de l'air sur la température terrestre*, en 1896.

Vladimir Vernadsky, dans *La géochimie*, dit la chose suivante :
« *Les oscillations de la teneur de CO2 dans les temps géologique paraissent certaines, cependant les indications géologiques nettes nous manquent. Arrhenius croit les voir dans la réapparition des périodes glacières au cours des temps géologiques, qu'il explique par le changement de la transparence thermique de l'atmosphère survenu par suite de la teneur différente en acide carbonique.*
Cependant le phénomène des périodes glacières est beaucoup plus complexe et les variations, de la teneur en acide carbonique ne peuvent pas l'expliquer.
En admettant l'existence d'oscillations séculaires ou même géologiques on peut supposer que la quantité de l'acide carbonique dans l'atmosphère ne reste pas stable à l'époque actuelle.
Arrhenius au bout de ces recherches exprime l'opinion que sa quantité dans l'ère actuelle s'élève peu à peu.
Il a indiqué un fait nouveau dans son histoire qui n'existait pas dans les époques géologiques antérieures — l'activité de l'homme civilisé.
Nous avons déjà vu l'importance de cette activité dans les dégagements de l'acide carbonique.
Mais le bilan de l'activité humaine n'est pas fait et il est possible que l'homme a une influence non seulement sur le dégagement mais aussi sur l'absorption de l'acide carbonique — par exemple — en modifiant la quantité de la matière vivante verte.
Il est certain que la matière vivante est en rapport très net avec la quantité de l'acide carbonique. L'augmentation de ce dernier augmente sensiblement la quantité de la matière vivante. »
Vladimir Vernadsky, *La géochimie*.

Voici ici le point de vue de Svante Arrhenius, dans L'évolution des mondes, au tout début du XXe siècle :
« *Les époques chaudes et les époques glaciaires ont alterné sur notre globe depuis que l'homme y a fait son apparition. La question s'impose donc : est-il probable que dans les prochaines époques géologiques,*

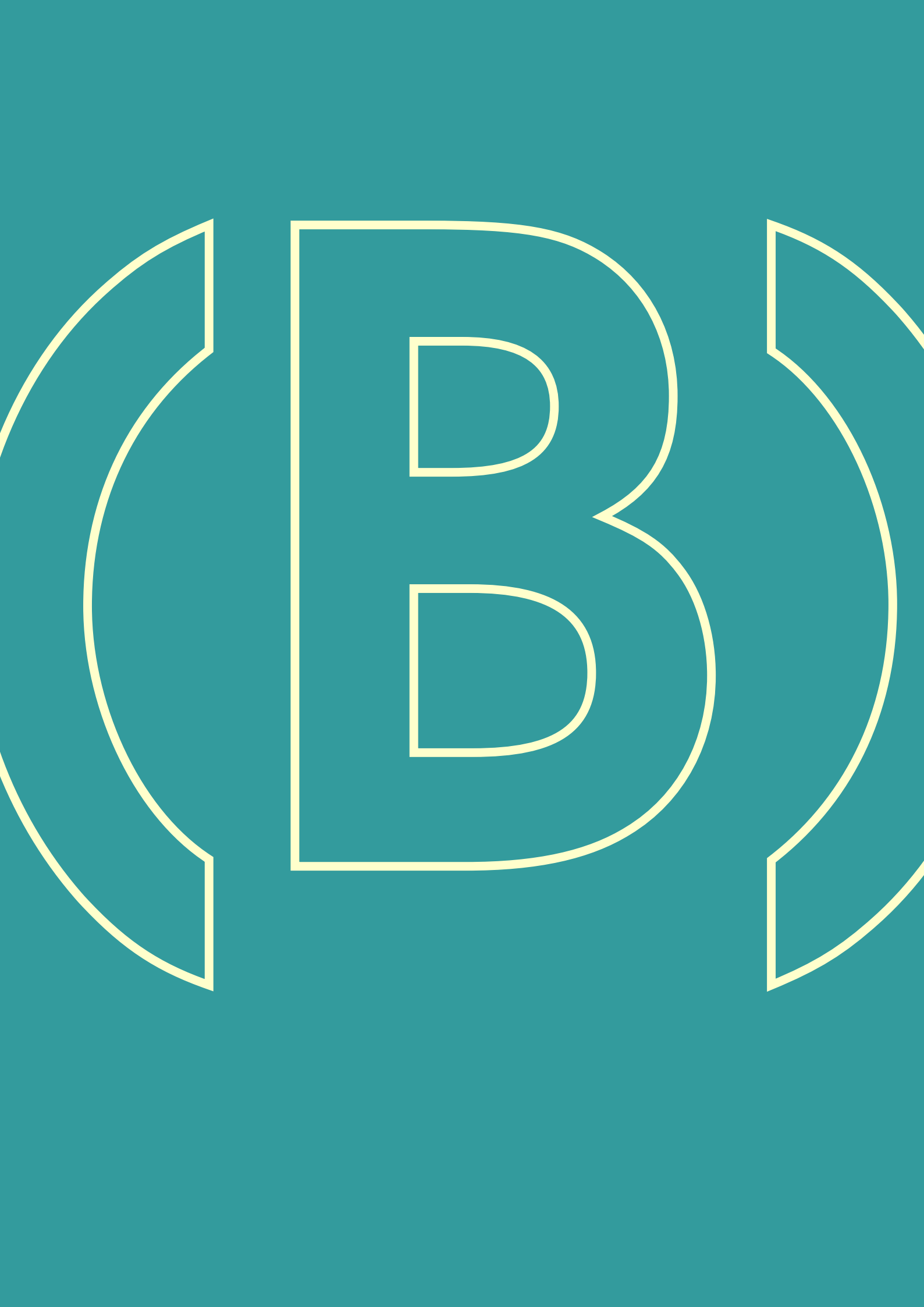
nous soyons menacés d'une nouvelle période glaciaire ?
Il ne semble pas que cela soit à craindre. La consommation du charbon pour des besoins industriels est de nature à augmenter sensiblement la teneur de l'air en acide carbonique.
En outre, il semble que le volcanisme, dont les méfaits ont été particulièrement violents dans les temps récents, – on se souvient des éruptions de Krakatoa en 1883 et de la Montagne Pelée en 1902, – soit encore en progrès.
Il semble donc probable que l'acide carbonique augmente plutôt, et même assez rapidement, dans l'air (…).
On entend souvent exprimer des craintes parce que les réserves de houille existant sur notre globe sont attaquées et consommée par la civilisation actuelle, sans qu'on ait aucune prévoyance, ni égards pour l'avenir.
On s'effraie en même temps des énormes pertes de vie et de biens qui sont la conséquence des phénomènes volcaniques de nos jours.
Peut-être trouvera-t-on qu'il convient de se rasséréner en se rappelant qu'il n'y a ici, comme souvent, qu'un dommage pour un bien de l'autre.
Par suite de l'augmentation de l'acide carbonique dans l'air, il nous est permis d'espérer des périodes qui offriront au genre humain des températures plus égales et des conditions climatiques plus douces.
Cela se réalisera sans doute dans les régions les plus froides de notre terre. Ces périodes permettront au sol de produire des récoltes considérablement plus fortes qu'aujourd'hui, pour le bien d'une population qui semble en voie d'accroissement plus rapide que jamais. »
Svante Arrhenius, *L'évolution des mondes*

Tant Vladimir Vernadsky que Svante Arrhenius auparavant avaient compris l'augmentation de la présence du CO2, libéré par les activités humaines. On en était qu'au début et les deux savants considéraient un phénomène embryonnaire, cherchant à évaluer les aspects positifs et négatifs.
Dans tous les cas, leur positionnement matérialiste les amenait à considérer qu'à terme tout serait bénéfique, de par l'évolution favorable à la vie, nécessairement, sur des millions d'années. La vie s'appuie en effet sur le carbone : plus de carbone, c'est plus de matériau pour les êtres vivants.
Le catastrophisme est une conception résolument étrangère au matérialisme, a fortiori au matérialisme dialectique.

Vive le Parti Communiste de France (marxiste léniniste maoïste)

materialisme-dialectique.com

Imprimerie spéciale
2020


(B)